

# ENTRETIEN AVEC AMANDINE GAY



Lausanne, 13 décembre 2016

**Nous avons rencontré la réalisatrice Amandine Gay le mardi 13 novembre à Lausanne lors de la diffusion en avant première de son film *Ouvrir la voix*<sup>2</sup>.**

**Amandine Gay se définit comme Afro-descendante, Noire, née sous X, cis, Afroféministe, pansexuelle, anticapitaliste, antiraciste, anti-hétéronormativité, agnostique, Afropunk, pro-choix (avortement, voile, travail du sexe), body-positive.**

***Alicia : Pour notre part, il nous a également semblé important de situer qui nous sommes et dans quel contexte nous avons voulu lui poser ces questions. Nous faisons partie d'un groupe féministe non mixte (sans mecs cis) qui est composé en majorité de personnes blanches. Il y a très peu de personnes racisées et on se pose des questions entre nous sur les rapports de pouvoir existants au sein de ce groupe, soit tou.te.s ensemble soit à titre individuel. Nous précisons que nous ne parlons pas au nom de notre groupe. Pour notre part, nous n'avons pas la même subjectivité et la lutte n'est pas pareil étant donné, notamment, que je suis blanche et que Line est noire. Les questions ont été élaborées par nous deux et nous avons fait le choix politique qu'elles soient principalement posées par Line. On va surtout poser des questions sur des sujets ayant comme base l'afroféminisme. Pour cela on a fait le choix de faire un point sur les groupes afroféministes qu'on connaît en Suisse romande. Comme ça a été dit pendant le cours que tu viens de donner, c'est le Collectif AfroSwiss<sup>3</sup> qui milite principalement sur ces questions. Par conséquent, les luttes féministes visibles sont surtout menées par des groupes féministes à majorité blanche.***

***Line : En tant que personne racisée et afro, comment tu identifies la position d'allié.e ? Qui sont-illes ? Et qu'est-ce que tu attends d'elleux ?***

**Amandine Gay :** *Les allié.e.s sont des personnes qui ne me fatiguent pas plus que je ne le suis déjà dans la société. Ce que je dis souvent, c'est que je fais déjà beaucoup de pédagogie. Tout mon travail est axé vers l'explication des faits sociaux à différents niveaux : du niveau universitaire au niveau cinématographique ou audiovisuel. Donc d'essayer d'avoir différents niveaux de langages, de réfléchir à comment toucher le monde. Par exemple, quand je fais un repas le vendredi soir avec des ami.e.s, j'ai pas envie qu'on se tourne vers moi et qu'on me dise « mais alors vous, les féministes, et vous, les afroféministes, vous en pensez quoi ? » Je pense qu'en tout cas au niveau interpersonnel, pour moi, mes allié.e.s c'est les gens qui savent que je suis fatiguée, qui vont me cuisiner des petits plats, qui vont penser à m'appeler quand mon père est mort pour prendre des nouvelles et qui vont se rappeler que je ne suis pas cet espèce de truc surhumain qui a une personnalité publique.*

*A un niveau plus général, politique, je dirais que ce sont les personnes qui prennent conscience de leurs privilèges. J'ai vraiment un souci avec les gens qui vont être à fond sur l'intersectionnalité et qui ne vont pas être en mesure de la lier à leurs propres rapports de pouvoir. Oui tu utilises un cadre intersectionnel pour ton travail, mais en fait à la fin, dans ton*

---

<sup>1</sup> L'entretien a été, en partie, raccourci par les intervieweuses dans le but de faciliter sa lecture, tout en essayant de rester le

<sup>2</sup> *Ouvrir la voix* est le premier film documentaire sur les Afro-descendantes noires d'Europe francophone (France et Belgique) réalisé par Amandine Gay. Le long métrage est un projet d'occupation de l'espace public comme l'exprime la réalisatrice elle-même. Elle documente les luttes, offre un regard frais sur l'actualité et les sujets de société, pour enfin représenter les Afro-descendantes noires dans toute leur complexité et toute leur diversité, et non sans esthétique.

<sup>3</sup> Le *Collectif AfroSwiss* est un collectif romand qui lutte contre le racisme anti-noir avec une approche intersectionnelle. Leur site : <https://collectifafroswiss.wordpress.com>.

travail, ton syllabus et les gens que tu cites vont être à 90% blancs. Tu utilises un cadre intersectionnel et puis tu vas exploiter des assistantes de recherches ou tes élèves si tu es prof. Ou, par exemple, tu ne vas pas superviser des élèves racisé.e.s. Quand je vais voir où se situent les personnes très vocales sur les questions intersectionnelles, je regarde la liste des élèves supervisé.e.s et je vois un peu si c'est des gens qui encouragent des personnes minorisées à faire de la recherche. Je sais qu'il peut y avoir très peu de non-blanc.he.s dans leur département. Mais, il devrait toutefois y avoir des personnes minoritaires, que ce soit des queers, des personnes racisées, parmi les gens qu'ils accompagnent parce que ça veut dire qu'ils sont *safe*<sup>4</sup> pour ces personnes-là. Si on ne voit pas ces personnes-là parmi les gens avec qui elles travaillent, je me pose des questions. Est-ce que l'intersectionnalité te semble un cadre funky, sympa et qui te donne bonne conscience ? C'est-à-dire « moi j'ai réfléchi à toutes ces questions là donc ça y est on peut arrêter d'en parler ». J'ai une amie qui me racontait qu'elle est à Paris 8 - qui est un peu le pôle universitaire à Paris où se posent des questions sur les réflexions coloniale, de genre, de race, de classe - et elles ont un prof qui est arrivé et qui a dit « bon, je sais que je suis un homme blanc cis d'un certain âge et que c'est sûrement pour ça que j'ai eu ce poste ; et bien voilà c'est comme ça, qu'est ce que vous voulez que je vous dise ». Et puis le cours a continué. Cette approche de la conscience de ses privilèges, en fait, ne sert à rien. Il y a des personnes que je connais, qui donnent des cours, que je trouve très intéressants, qui arrivent en disant « du fait de réorienter la classe, on va faire le cours en cercle, On est dans une construction du savoir, donc bien sur que c'est moi la prof, bien sur que c'est moi qui ai une thèse, bien sur que... ; Mais ce qui m'intéresse c'est qu'on discute ». Moi, par exemple, j'ai eu un prof l'an dernier dont j'ai aimé ce qu'il a fait. On devaient tou.te.s animer une séance pendant la session. Donc admettons qu'on est 15 élèves et qu'il y a 18 sessions. Et bien il y a 15 séances, où c'est toi qui choisis tout : les livres que tu recommandes aux élèves, ce que tu vas présenter, les extraits vidéos, etc. Et c'était hyper riche parce qu'on arrive tou.te.s avec nos centres d'intérêts. C'était un cours sur les politiques autochtones, donc moi j'ai fait ma présentation sur l'adoption et tout ce qui concerne les transferts d'enfants comme violence coloniale. C'était pas un sujet qu'il maîtrisait, donc pour lui c'est super, il apprend des trucs et pour toi c'est bien parce que tu parles de ton sujet, des trucs qui t'intéressent donc toi tu es contente. Et puis pour toute la classe c'est génial parce qu'en fait ça nous donne tou.te.s différents points de vues sur les questions autochtones. Lui c'est un mec qui vient de sciences politique et donc, sans ça, on aurait eu que cette vision-là. Moi je suis en sociologie, je m'intéresse à tout ce qui touche aux enjeux féministes, ça diversifie un peu le discours.

Donc, pour moi les allié.e.s c'est les gens qui, une fois qu'ils prennent conscience de leurs privilèges, réfléchissent concrètement à comment ils peuvent utiliser leur pouvoir pour que les voix qu'on entend moins, pour que les personnes qu'on voit moins, aient une visibilité. C'est ce qu'a fait, Elsa<sup>5</sup> par exemple, elle sait que je suis quelqu'un de précaire et elle me donne les moyens de faire mon travail correctement. Ça, pour moi, c'est quelqu'un qui est une très bonne alliée.

**L. : Tu as parlé avant de « faire de la pédagogie », et qu'est-ce que tu entends par là ?**

**A. G. :** La pédagogie que je fais dans mon travail, c'est vraiment ce qui est l'héritage de Paolo Freire, de Bell Hooks. C'est-à-dire toute cette question de comment on a besoin de s'éduquer dans quelque chose qui questionne aussi les rapports de pouvoir ? C'est considérer que le fait de faire du théâtre-forum c'est aussi de la pédagogie. Faire des livres pour enfants, c'est aussi faire de la pédagogie. Comment amener un discours dans le grand

---

<sup>4</sup> Ici le mot *safe* désigne le fait d'avoir une conception progressiste et donc une démarche tendant à exempter toutes formes d'oppression (raciste, sexiste, homophobe, transphobe, etc.) dans le comportement et les réflexions afin d'offrir un espace où tout le monde se sent bien.

<sup>5</sup> Elsa est la personne qui a invité Amandine Gay à l'Université de Lausanne qui s'est occupée de son accueil et a organisé son logement.

public, dans l'espace public, qui vient questionner les rapports de pouvoir, qui vient questionner les représentations habituelles ? En ça, le gros de ce que je fais c'est de la pédagogie.

La pédagogie que je me refuse à faire c'est celle qui relève de l'exploitation. C'est-à-dire que, quand déjà tu vis des oppressions, que tu es discriminée, ce qui a déjà des conséquences très concrètes sur nos vies. Par exemple, le fait que moi j'ai 32 ans et que je n'ai pas de situation stable. Si je n'étais pas en couple avec un homme blanc plus âgé qui a de l'argent, je serais comme j'étais il y a cinq ans, à vivre du RSA<sup>6</sup> et à être en galère avec mes loyers et tout ça. Et donc, ça par exemple, pour ton travail c'est compliqué. Donc, quand moi, à partir de cette posture - je n'ai pas de poste à l'université, je ne suis pas engagée comme journaliste, je dois faire un film pendant trois ans, avec mon argent et sur mon temps libre et mon énergie - quand à partir de là, on va m'inviter dans des événements avec des personnes qui sont profs d'université, avec des personnes qui sont réalisatrice.s financé.e.s, et qu'on va me demander d'animer la table ronde sur l'intersectionnalité et qu'on va me dire « personne n'est payé parce qu'en fait, c'est normal, c'est militant ». Ce type de pédagogie je refuse de la faire parce que c'est encore de l'exploitation. Non seulement on exploite mon travail, mais en plus on oublie que moi toutes ces connaissances-là, je les ai mobilisées parce que je n'avais pas le choix, parce que c'est ce qui me permet de m'en sortir dans la vie, c'est de comprendre ce qui m'arrive. Mais c'est des recherches, des lectures, du travail. Ça fait 10 ans au moins que je travaille sur ces questions de façon professionnelle dans le sens de vraiment me documenter, de créer un corpus aussi. Tout ça c'est du travail pour lequel je suis en générale pas payée ou très peu et du coup d'utiliser ce travail que j'ai déjà fait, pour après éduquer des personnes qui elles sont privilégiées, c'est cette pédagogie que je veux plus faire. Ce qui en plus donne à ces gens des outils pour continuer à être toujours plus privilégiés, parce qu'une fois qu'ils ont bien écouté toutes mes théories, ils peuvent tranquillement aller développer ça dans leur département, en ayant des financements pour des recherches. Quand moi je serai toujours là entrain de galérer avec mon statut de pigiste, de réalisatrice qui n'a pas de financement et ça c'est la pédagogie que maintenant je refuse de faire.

***L. : Dans certaines de tes interventions tu parles du paternalisme, du paternalisme de gauche précisément, je ne sais pas si tu peux m'en dire plus ?***

**A. G. :** Je pense que ce qui est compliqué avec le paternalisme de gauche, c'est que justement quand t'es face à des personnes qui assument très bien les inégalités et qui vont te dire « nous ça nous intéresse pas d'avoir des égalités entre les femmes et hommes » ou alors « la question raciale ça nous intéresse pas » au moins tu sais à qui t'as à faire. Ou des gens qui vont te dire clairement, « on veut pas les étrangers, on n'aime pas les Noir.e.s et les Arabes », au moins tu sais à quels ennemis tu te frottes. Ce qui est plus compliqué, c'est quand des personnes vont vouloir ton bien sans écouter ce que tu as à dire. Qui vont partir du principe qu'elles savent mieux que toi ce que tu vis, parce qu'elles, ne se pensent pas comme Blanches. Illes pensent appartenir à la norme et pensent être normaux et pis que toi tu dois être éduquées.

Quand des personnes qui ne maîtrisent pas les théories critiques de la race, des personnes qui ne maîtrisent pas le black feminism viennent m'expliquer que mon cadre théorique n'est pas cohérent et que la race c'est pas une construction sociale, je me dis « écoute, quand dans le reste du monde, qui n'est pas francophone, la race est une construction sociale, est une catégorie opérante à partir de laquelle on regarde le monde et que toi juste tu le sais pas et qu'à partir de cette ignorance là tu vas pouvoir m'éduquer, là y'a un souci ». Ce paternalisme de gauche c'est ces personnes qui pensent qu'elles sont tolérantes, ces

---

<sup>6</sup> Le Revenu de solidarité active (RSA) assure aux personnes sans ressources un niveau minimum de revenu, il est en Suisse l'équivalent de l'aide sociale octroyé par l'État.

personnes qui pensent qu'elles sont ouvertes d'esprit, qui effectivement vont avoir parfois une sorte de proximité parce qu'elles vont avoir écouté Miriam Makeba et puis parfois lu des textes des Black Panthers. Une fois je m'étais énervée avec un gars justement sur les réseaux sociaux, qui me disait « oui il faudrait aller lire Angela Davis », je lui disais « mais



La plupart des photos sont tirées du site <https://mwasicollectif.com>

vraiment c'est toi un mec blanc qui va m'expliquer à moi, militante afroféministe que je devrais aller lire Angela Davis ? Peut-être que c'est toi qui as pas bien lu Angela Davis en fait». Donc pour moi c'est vraiment une forme d'arrogance qui est liée à un préjugé racial de gens qui ne se pensent pas racistes, et c'est ça qui est compliqué. C'est qu'à partir du moment où on voit pas la race comme une construction sociale, et c'est à dire qu'on ne considère pas qu'on a été construit en temps que Blanc.he.s de la même façon que les Noir.e.s et les Arabes ont été construits en temps que Noir.e.s et Arabes, on pense pas qu'il y a quelque chose attaché à la catégorie blanche. Donc on pense pas que nous aussi on doit être déconstruit.e.s, que nous aussi on doit se penser politiquement, qu'est ce que ça veut dire d'être un homme blanc dans des milieux de gauche et pis de revendiquer même une identité prolétaire quand en fait on est un fils de gens de la classe moyenne, qu'on va à l'université et qu'on se pense anarcho-communiste et qu'on va

expliquer à des filles qui ont grandi en banlieues que parce qu'elles ont un bac+5 que enfaite bah ça y'est, c'est des bourgeoises et qu'elles ont pas à venir discuter parce qu'elles ont pas compris que le vrai combat c'est la classes. Est-ce qu'on est capable de se regarder soi-même ? Est-ce qu'on est capable aussi de sortir de la théorie ? C'est-à-dire c'est génial moi aussi j'ai lu Marx et Proudhon c'est super mais enfaite il se passe d'autres choses. Marx et Proudhon c'était quand même des vieux mecs blancs du 19<sup>ème</sup>, on est en 2016, donc si les femmes noires ont quelque chose à dire et que c'est basé sur l'expériences des femmes noires peut-être que tous ces mecs blancs d'aujourd'hui, où femmes blanches aussi d'ailleurs, devraient aussi peut-être actualiser leurs référents et s'éduquer tout simplement.

**L. : Par rapport à tout ce qui relève du paternalisme de gauche - je vois exactement de quoi tu parles - et je me demandais tes mécanismes de défense par rapport à ça. De quelle manière dans les luttes et dans les relations interpersonnelles, tu te positionnes ? Comment tu gères ?**

**A. G. :** Je fais mon travail et je ne discute pas avec ces gens là. Il y a cette question de confiscation de la parole, que ce soit des mecs d'extrême droite qui vont te dire que « si t'es pas contente rentres chez toi » ou que ce soit des mecs d'extrême gauche qui me disent « nan mais t'es pas légitime à parler ». Le fond de leur propos c'est que je ne suis pas légitime à parler et moi, ce que je vois, c'est des hommes blancs qui me disent de me taire. Donc je m'en fous un peu des arguments. Je ne discute pas avec eux dans cette logique, qui vient de la citation de Toni Morrison que la logique du racisme c'est de t'empêcher de faire ton travail et travail au sens de *work is not labor*, pas le travail salarié, mais ton travail créatif, ton travail intellectuel. Moi je me suis rendue compte que c'est pour pomper mon énergie.

A un moment donné je passais ma vie à éteindre des incendies. C'est-à-dire qu'on est tout le temps insulté.e.s, on est tout le temps questionné.e.s sur ce qu'on fait, et pendant qu'on est entrain de se justifier, pendant qu'on est entrain d'essayer de prouver que ce qu'on fait est

légitime, bah, en fait on ne fait pas notre travail. Moi j'avais envie de travailler sur l'adoption, j'avais envie de travailler sur la justice reproductive, j'avais envie de travailler sur les violences faites aux femmes et aux enfants dans un cadre afroféministe, intersectionnel, postcolonial. Ces sujets qui sont complètement dépolitisés, désertés dans les milieux militants radicaux et du coup j'avais envie de m'en occuper, mais ça faisait des années que je ne le faisais pas parce qu'il y a toujours une nouvelle urgence, une nouvelle insulte, une nouvelle délégitimation. L'intérêt des trolls ce n'est pas d'avoir un débat, c'est de toi te faire spiraler dans une conversation dans laquelle t'avais pas envie d'aller, juste pour te faire perdre ton temps. Ce temps-là il est précieux. C'est autant de temps qui m'a permis de faire mon film, de faire mes recherches sur l'adoption, de travailler avec ce groupe d'adoptés adultes au Québec, l'Hybridé, et de réfléchir à ce qu'on va développer au sein de cet organisme. J'ai aussi une formation en communication donc j'ai un peu le sens de la formule, mais est-ce que t'es en permanence dans la réaction ? Ou est-ce que t'es aussi dans la création ? J'ai l'impression d'avoir passé quasiment une dizaine d'années dans ma vie d'adulte à être dans la réaction, à vouloir prouver que j'étais aussi intelligente que les blancs, et à vouloir prouver qu'enfaite l'histoire coloniale en France c'est un vrai problème. Et d'autre part, les mêmes personnes qui vont te faire des demandes de radicalité, qui vont te pousser à ne pas être dans l'université parce que c'est un compromis et tout, à la fin de la journée, c'est elles et eux que tu vas retrouver en doctorat. Je fais des doubles journées depuis que j'ai 18 ans. Je suis rentrée à Science Po, je travaillais; la nuit je faisais des inventaires et la journée j'allais en cours. J'ai travaillé tout le long de mes études, donc enfaite, à temps plein pendant mes études à temps plein. Après j'ai travaillé pareil quand j'étais au conservatoire et je suis fatiguée enfaite, et là je me dis j'suis à un niveau de fatigue à 32 ans qui n'est pas normal. Et c'est aussi comme ça que le système nous tue. C'est pour ça que moi je m'intéresse aussi beaucoup à la justice reproductive, parce que quand je dis que la violence policière c'est ce qui nous tue de façon visible mais enfaite les femmes noires vieillissent de l'intérieur plus vite, les femmes noires meurent de cancer, je veux dire Audre Lorde est morte à 58 ans, ça faisait 14 ans qu'elle avait un cancer. June Jordan est morte à même pas 60 ans non plus. Le nombre de ces grandes figures de la militance de ce qu'on veut de femmes noires qui sont mortes à même pas 60 ans, des fois même pas 50. Parce qu'on s'épuise et c'est aussi intolérable et ça se voit moins. Mon objectif c'est faire mon taff et après aussi dans cette logique d'un mec afro-américain qui disait « je débats avec mes égaux et j'éduque les autres » et moi je considère vraiment ça comme ça aussi. Ils peuvent me lire, tout ce que je pense est écrit quelque part.

***L : Et pis avant on parlait des personnes qui se disent intersectionnel, pour faire référence à notre groupe dont on a parlé avant, qui est à majorité blanche, qui réfléchit dans une perspective intersectionnelle. Quelle place tu vois, pour que ce soit pas des personnes qui parlent à ta place, que ce soit pas non plus des personnes qui font preuve de paternalisme, comment tu vois la place de ce genre de groupe féministe qui se veulent inclusif mais qui sont quand même à majorité blanche ?***

**A. G. :** J'ai pas de plan d'action, j'ai pas de plan précis, dans chaque espace c'est différent, dans chaque groupe. Ce que j'observe c'est qu'il y a un souci à se penser soi-même pour les dominant.e.s ou les gens qui appartiennent aux groupes majoritaires et donc moi je dirais par exemple que je n'aime pas le terme inclusivité et je pense que les Blanc.he.s devraient d'abord réfléchir à la blanchité, à ce que ça veut dire d'être Blanc.he avant même de se poser la question d' « est-ce qu'il y a assez de personnes non-blanches parmi nous ? ». Demandes-toi pourquoi elles ne viennent pas. Et en général elles viennent pas à cause de toi, t'sais pas toi personnellement mais et en général elles viennent pas parce qu'enfaite elles se sentent pas bienvenues. Et arriver à partir du moment où on a pensé sa place à être très clair sur les moments où on a aussi du pouvoir. Moi j'essaye de le faire un maximum dans mes prises de paroles public en fonction d'où je suis. Parce que tu vois quand je suis au Québec, je suis pas racisée de la même manière que quand je suis en France. Au

Québec, je suis avant tout une française qui est diplômée d'une grande école et qui en plus a une espèce d'aura militante et universitaire. Donc, au Québec je ne suis pas du tout traitée comme une femme noire du Québec, pas du tout. Et je suis même pas traitée comme une femme migrante normale non plus, tu vois ou en tout cas une femme migrante habituelle. Du coup, je peux pas prendre la parole au Québec en disant, « oui nous les femmes migrantes... » ce serait indécent. Tu vois parce que j'ai tous mes privilèges de française et j'ai même plus de privilèges au Québec que j'en ai pas en France. Je dis que je suis en couple avec un homme bourgeois tout ça, parce que c'est important sinon c'est développé après une espèce de fiction sur qui est capable de faire quoi. Je vais pas dire on peut faire un film toute seule, du genre « quand on veut on peut ». Non, ça fait 5 ans que je suis en couple avec quelqu'un qui fait que j'ai plus de problème d'argent. Il y a des conditions matérielles très spécifiques qui font qu'aujourd'hui je suis capable d'avoir fait ce film, qui font que j'ai pu retourner aux études, s'il n'y a pas ces conditions matérielles il y aurait rien de tout ce que je produis depuis 2-3 ans. Donc ça je dois le dire, parce que je veux que les personnes aussi qui me voient et qui se disent « olala c'est incroyable », comprennent qu'il y a un contexte, que c'est pas possible pour tout le monde et parce que, bien entendu dans le milieu universitaire, je subis des discriminations dans le sens où je dois avoir un doctorat pour être validée en temps qu'universitaire. Il y a un rapport de pouvoir de comment ça doit fonctionner donc je dois avoir ce statut-là. La seule raison pour laquelle moi je vais au doctorat, c'est parce que je veux avoir un vrai statut et je veux avoir l'argent qui va avec. Et tout ça c'est un ensemble de chose qui font que c'est pas parce que t'es une femme que tu n'es pas en mesure d'être dans des rapports de pouvoir. Ce n'est pas parce que je suis une femme noire queer que je ne suis pas dans des rapports de pouvoir. Y compris le fait que je sois dans une relation non-exclusive et j'ai une espèce d'aura dans les milieux militants. Donc il y a un problème avec les jeunes filles racisées qui veulent coucher avec moi. Je le fais pas parce que c'est un rapport de pouvoir et je ne peux pas faire genre j'en ai pas conscience. Donc, du coup il y a vraiment cette question qui est qu'on peut reproduire des rapports de domination à pleins de niveaux.

J'avais pas réfléchi aux questions liées au validisme, jusqu'à il y a peut-être un an et demi/deux ans, et c'est venu quand j'ai commencé à faire des événements où il y avait plus de monde et un jour quelqu'un m'a écrit « ouais mais tu mets jamais sur les événements si c'est accessible aux handicapé.e.s ou pas, du coup si tu le dis pas on peut pas savoir » tu vois. Et là j'ai dit - « t'sais j'avais jamais pensé en fait » - ben j'ai dit « ben désolé », j'avais pas pensé, franchement c'est vrai je ne pensais pas aux handicapé.e.s c'est vrai. Et du coup qu'est ce que tu fais quand on te dit ça est-ce que tu vas réagir en disant « non mais attend ça va, je fais déjà des événements gratuits, je galère machin et tout alors c'est bon on peut pas penser à tout le monde! » ou tu te dis juste « oui j'avais pas pensé, je vais faire mieux! » C'est vrai qu'aussi dans les milieux militants, les attentes sont plus élevées vis à vis de nous que vis à vis de l'État, il y a aussi ce truc où [on est] dans un milieu militant, on a pas d'argent, donc on voudrait bien que ça soit accessible à tout le monde, mais en même temps on a pas les moyens de nos ambitions tu vois. Mais au moins tu le dis... « on y a pensé, on peut pas le faire... » Et après moi ce que j'aimerais aussi c'est qu'il y ait une prise de conscience, qu'on doit aller questionner les institutions. Parce que c'est ce niveau d'exigence qu'on a vis à vis des milieux militants, les mêmes personnes qui vont te faire chier parce que ta conférence elle est pas accessible à tout le monde, ils vont pas faire chier l'université parce que l'université n'est pas accessible à tout le monde et que tous les cours ne sont pas accessibles aux malentendant.e.s et tout. Ça ça me pose problème. T'es radical.e, t'es radical.e jusqu'où? T'es radical.e pour faire chier les autres radicaux, moi ça m'intéresse pas! Et pour moi en plus la vraie radicalité c'est de faire chier le pouvoir, non? Et c'est ça qu'est compliqué et c'est là où on veut pas t'entendre d'ailleurs.

**L. : Hier, suite à ta projection du film « ouvrir la voix » tu as évoqué durant la discussion ton expérience politique dans la non mixité entre femmes racisées. Penses-tu que c'était un passage qui avait été nécessaire pour toi, et pourquoi?**

**A. G. :** Ah oui oui ben... la non mixité ça a été très important justement dans ce bruit où on vient tout le temps remettre ton expérience en question, où on questionne toujours ta légitimité, dès que tu te retrouves avec que des personnes comme toi qui en fait ont eu les mêmes expériences et que donc tu parles en tronc commun, et après tu peux débattre sur autre chose. Moi il y a plein de choses, des concepts que je maîtrise, des choses que je connais, et quand je dois les expliquer je suis pas entrain d'aller plus loin dans ma réflexion, je suis entrain de juste toujours ressasser les mêmes choses. Donc pour moi aussi la non mixité ça a été un espace où j'ai pu commencer à me penser autrement, tu vois, à penser les choses plus généralement parce qu'en fait t'es là, tu te dis « ah ben ça c'est acquis. On est des femmes noires, on vit des discriminations, ça c'est acquis, maintenant on peut parler du reste ». Et c'est aussi comme ça que j'en suis venue à vouloir travailler sur la justice reproductive, à me dire « mais en fait si j'étais pas tout le temps entrain d'essayer de prouver qu'y'a du racisme et du sexisme, sur quoi je travaillerais? ». Ça c'est une liberté que j'ai eu en étant en non mixité. Donc oui pour moi c'est super important, je pense que y'a... et aussi ouais parfois pour un peu comme recadrer ce que t'es en train de faire parce que, tu vois... c'est pour ça que je disais je suis pas pour qu'on fige... c'est un outil pour moi la non mixité.



Donc c'est une possibilité qu'à des moments de ta lutte ben peut être que c'est important d'être en non mixité, ça veut pas dire qu'on peut pas retrouver les gens après, tu vois, ou même pendant, je veux dire, tu peux aussi faire partie de plusieurs groupes simultanément. Par exemple à l'association adopté.e.s adultes dont je fais partie, ben notre règle c'est qu'au conseil d'administration il ne peut pas y avoir plus de deux personnes non adoptées sur six ou sept membres du conseil d'administration. Et puis la plupart des actions qu'on fait, par contre, elles sont uniquement à destination des adopté.e.s adultes. Parce qu'on sait que c'est important pour des personnes adoptées de se retrouver entre elles, de discuter entre elles. Et que ce soit de faire un souper, ou un groupe de parole, c'est pas du tout la même

prise de parole si t'es un.e adopté.e adulte et qu'il y a tes parents dans la salle ou si t'es juste avec d'autres adopté.e.s, tu vois. Donc du coup pour moi c'est vraiment ça, c'est que peu importe la thématique, il y a besoin de moment - en tout cas pour certaines personnes - c'est important de se retrouver en non mixité. Et après, tout le reste de ton travail peut être complètement en dialogue avec la société, mais pour moi, c'est vrai, c'est un outil, et une option que je me réserve toujours que si j'ai besoin. Et ça n'a pas besoin d'être forcément politique. C'est que moi j'ai mes deux super copines noires à Montréal et puis on se voit toutes les trois et on se fait un petit souper, notre petit machin et tout, et parce que c'est important tu vois. Ça veut pas dire que des fois on fait pas des fêtes avec d'autres gens, mais on a notre petit groupe et puis on fait notre petit truc toutes les trois.

**L. : Et puis est-ce que tu as rencontré des personnes, racisées ou blanches, qui étaient réfractaires à ce type d'organisation en non mixité?**

**A. G. :** Alors oui ben dans les personnes racisé.e.s, il y'en a quand même qui sont réfractaires, surtout dans les espaces francophones. Vu que le communautarisme est stigmatisé, vu que le fait de se retrouver avec des personnes de sa communauté c'est mal vu, ben si t'as envie d'être accepté.e par le groupe majoritaire, en général tu vas pas apprécier la non mixité parce que tu vas te dire « non mais c'est nous même qui sommes dans la ségrégation, on va pas donner du grain à moudre aux personnes qui nous critiquent déjà, on doit s'intégrer, on doit se mélanger, tout ça ». Et puis oui du côté des blanches c'est toujours la même chose, c'est le groupe majoritaire, la norme, et souvent aussi le groupe qui a du pouvoir, ben toutes les initiatives qui visent à mettre du désordre dans ce pouvoir-là c'est jamais encouragé. Donc oui bien entendu qu'il y a plein de personnes blanches qui sont contre la non mixité mais tout en n'ayant pas conscience de leur propre non mixité. C'est-à-dire que ce que j'essaie aussi beaucoup de montrer dans le film, c'est qu'à partir du moment où t'appartiens à la norme ça te dérange pas de te retrouver à une soirée où y'a que des Blanc.he.s. Et là tu vas pas te dire que tu fais de la non mixité, tu vas te dire que tu te fais une soirée, tu vois. Et pour moi ça c'est quelque chose qui est très prégnant. Où même la non mixité des riches. Ce que je dis souvent aussi en France t'as plein de clubs exclusifs qui sont fermés aux femmes. Tu vois le jockey club, y'a plein de clubs pour hommes blancs riches où personne d'autre peut entrer, et ça choque personne, t'as pas des grands mouvements genre « le communautarisme des hommes blancs riches », je veux dire les régions parisiennes, l'ouest parisien, des villes comme Saint-Germain-en-Lay qui sont hyper, comment dire... traditionnelles, hyper blanches, catholiques, avec un PIB, enfin je veux dire Paris a une répartition de la richesse géographique qui est très très évidente et qui va aussi avec la répartition du vote. Donc ça je veux dire, les ghettos de riches, ça pose pas question. Et c'est ce que je dis souvent, les ghettos de riches, qui pourtant en plus sont volontaires, c'est que des gens qui se retrouvent entre elles et eux pour ne pas être mélangé.es aux pauvres, ça c'est pas questionné. Les ghettos de pauvres qui eux ne sont pas volontaires, c'est des endroits où on les a parqués et on t'as mis dans des banlieues moches au nord de Paris et tout, là par contre on va dire des gens qu'ils font du communautarisme. Celles et ceux qui ont le pouvoir de maîtriser le discours et qui ont le pouvoir de tenir les pauvres à distance, ont aussi le pouvoir après de se faire croire que c'est les pauvres qui ne veulent pas se mélanger. Mais en fait c'est pas vrai, c'est les riches qui paient les amendes pour pas construire les logements sociaux<sup>7</sup>. C'est vraiment les choses aussi qu'on doit arriver à mettre en lumière. C'est pour ça qu'on doit construire des discours contre-hégémoniques, et mettre les puissants face à leurs contradictions et face à leur mauvaise foi.

---

<sup>7</sup> En 2015, on pouvait compter encore 36 villes françaises réticentes à la création de logements sociaux imposée par la loi Solidarité et renouvellement urbain (SRU) du 13 décembre 2000. Celles-ci préféraient payer des amendes à la place.

**L. : Et puis aussi, quand tu parles, quelques questions avant t'as parlé de ta position, quand t'étais étudiante, que tu devais travailler... et toute cette question de classe, tu t'identifies aussi comme fille d'ouvrier/ouvrière?**

**A. G. :** Non c'est mes grands parents qui étaient ouvriers. Mon père il balaie les rues et ma mère elle était institutrice. Non je dirais plutôt petite classe moyenne française.

**L. : Ok. En tant qu'afro-féministe, comment tu te situes dans les luttes de classes ?**

**A. G. :** Je me situe en disant d'où je viens et puis quelle est ma position actuelle, que je saurais pas vraiment nommer. Moi je suis effectivement en couple avec un homme blanc bourgeois. Je mène une vie bourgeoise, en n'ayant pas le capital de bourgeoisie, c'est ça qui se passe. Je suis plutôt du côté transfuge de classe: d'avoir un capital culturel, d'avoir un capital social aussi de sociabilité tout ça, qui serait plutôt maintenant proche de la bourgeoisie, ou en tout cas de la classe moyenne supérieure, après par contre j'ai pas le capital économique par exemple. Et en plus je suis une femme noire, et en plus je suis queer. Ce qui est important c'est de le dire, d'arriver aussi à situer où t'es et aussi à dire que ça évolue, et de voir quand ça évolue. Et aussi parce que je pense qu'inversement, je ne suis pas pour la course à la galère. Tu vois le truc de vouloir absolument prouver ta radicalité par le fait que, tu vois, t'es une meuf noire queer et donc du coup t'es pauvre, et t'es en couple avec un mec trans handi pour bien montrer que t'es au bout de la radicalité, c'est pas mon délire en fait, tu vois, c'est pas ça qui m'intéresse. Mon rapport à la classe c'est que je considère que c'est *un* élément qui détermine la façon dont on vit et que c'est *une* des façons dont s'articulent les différentes discriminations. Et que c'est important de le mentionner parce que c'est autant un outil qu'on va utiliser pour essayer de nous faire taire, et moi c'est vrai que ça me fascine beaucoup parce qu'en plus y'a un présumé raciste là dedans. A chaque fois qu'on me pose la question, quand je montre le film - là c'est pas arrivé à Lausanne d'ailleurs mais - en France, systématiquement il y a des personnes qui me posent la question, et même parfois des personnes racisées, même parfois des personnes noires, qui me disent « ouais mais ces filles, quand même, elles sont pas très représentatives parce que, je veux dire, la façon dont elles parlent, ça se voit que c'est des filles de classe moyenne-supérieure ». Mais ça c'est classiste et raciste. Ça veut dire qu'on part du principe que les femmes noires ne savent pas parler. Ça vient d'où en fait? Ça vient de la représentation générale qu'il y a des femmes noires à la télé, parce qu'on va te montrer des filles adolescentes de cité à qui on va dire en plus de parler en faisant « wesh wesh machin », c'est pas forcément comme ça qu'elles s'expriment. Donc, déjà tu pars du principe que les femmes noires ne savent pas s'exprimer à l'oral. D'où ça vient ce truc-là? En fait c'est raciste. Mais en plus, tu pars du principe que si une femme noire savait s'exprimer à l'oral, c'est que c'est une bourgeoise! Donc en plus c'est classiste, ça veut dire quoi? Que les pauvres sont pas capables de comprendre ce qui leur arrive? Qu'elles sont pas capables d'avoir un regard critique sur leur expérience? Donc du coup pour moi c'est hyper problématique, c'est qu'il y a vraiment tout le temps ce truc de pour te disqualifier on va en fait t'appliquer des catégories qui sont racistes et classistes, et aussi sexistes éventuellement. Donc ça c'est une première raison pour laquelle la classe est importante. Et l'autre, c'est pour - mais c'est ce que j'ai déjà dit tout à l'heure - c'est qu'en fait on peut toujours soi-même reproduire des mécanismes de domination. On en parle pas beaucoup. Donc c'est ça aussi qui m'intéresse. C'est que bien sûr on vit du racisme et on vit des choses... On a une expérience commune minoritaire quand on est ici, mais faut pas oublier que tout le monde n'est pas que ici, que même ici il y en a qui ont quand même de l'argent et qui peuvent dépasser d'une certaine façon les discriminations raciales, de genre et tout, parce qu'elles ont un capital économique qui leur permet de passer au dessus de ça, ont un capital culturel, comme moi aussi, qui va me permettre de quand même pouvoir contourner certaines discriminations. Donc il faut le dire, il faut en parler, il faut en avoir conscience, ne serait-ce que pour que les personnes qui arrivent et qui n'ont pas ces privilèges-là se sentent

à même de pouvoir lancer ces discussions sans que toi tu leur dises « non mais attends, moi j'ai tellement galéré pour arriver jusqu'ici, c'est bon tu vois... » C'est pas vrai. Bien sûr qu'y'a des privilèges. Tout le monde ne peut pas prendre la parole, donc faut le dire aussi.

**L. : Et puis toujours dans ces histoires de lutte des classes, la France a été secouée pendant le printemps dernier, notamment à cause de la loi travail et des mobilisations contre cette loi. Sais-tu si des groupes afro, et plus précisément des groupes afro-féministes, avaient été inclus dans les luttes, ou si elles ont dû prendre elles de la place pour entrer dans ces luttes?**

**A. G. :** Je pense que ce qu'il s'est passé avec le mouvement « Nuit debout », c'est surtout, que les personnes racisées n'ont pas voulu y aller. Ce n'est pas qu'on ne leur a pas fait de place, c'est qu'elles n'ont pas voulu y aller. Il y a eu un article qui disait « vous étiez où en 2005 ?<sup>8</sup> ». Enfin, toute cette thématique de « vous vous inquiétez, justement, de la dégradation du marché du travail quand ça touche les blancs en fait ». Nous, on a pas attendu la loi travail pour être exploitées, pour avoir des contrats précaires... Qui est-ce qui fait le ménage à la fête du l'Huma<sup>9</sup> ? Est-ce que les groupes militants d'extrême gauche blancs viennent pour soutenir la grève des femmes de ménage à la Bibliothèque Nationale à Paris ? - Ben nan, il y n'avait que les meufs afro-féministes qui étaient là. Donc du coup, à un moment donné... ben vous soutenez pas nos luttes... ben voilà maintenant vous allez être précaires comme nous. En tout cas, je l'ai vraiment vécu comme ça. Moi je me disais « nuit Debout, si c'est maintenant que vous vous rendez compte que les gens ont des contrats précaires. Ben c'est dommage, nous on est au courant. ». Donc c'est plus ça qui s'est passé.



<sup>8</sup> L'article fait référence aux émeutes dans les banlieues qui ont eu lieu en France suite à la mort de Bouna Traoré et Zyed Benna lors d'une interpellation policière. L'article : [http://www.liberation.fr/france/2016/04/15/nuit-debout-vous-etiez-ou-en-2005\\_1446544](http://www.liberation.fr/france/2016/04/15/nuit-debout-vous-etiez-ou-en-2005_1446544).

<sup>9</sup> Fête du journal français « l'Humanité » historiquement lié au Parti Communiste français.

Il y a plein de gens qui ont écrit là-dessus sur « vous étiez pas là quand il y a eu les émeutes dans les banlieues parce que c'était pas votre mode de lutte et puis vous considérez vous aussi, au final que c'était des sauvages qui étaient là à brûler des voitures ! Vous, vous êtes pas dit 30 secondes : que c'est des gens qui sont à bout, qui n'ont pas de travail, qui n'ont pas de perspectives et qui en plus se font harceler par la police et leur dernier ressort c'est la violence tu vois et « peut-être qu'on pourrait aller voir ce qu'on pourrait faire pour être des alliés ? ». Vous vous êtes pas posés la question... Et quand vous allez occuper la Place de la République, qu'est dans Paris ! ça veut dire qu'il faut pouvoir se déplacer, c'est la nuit – ça veut dire qu'il y a la police ! – Il y a vraiment cette question là aussi, ne serait-ce que ça aussi... le type de militance : là je vais aller montrer le film sur la ZAD à notre Dame-des-Landes, là, elles occupent un espace pour lutter contre un aéroport et puis moi je suis très contente : on va parler de plein de trucs y compris du fait que moi je disais : « t'imagines, si on se pointe à 300 Noir.e.s et Arabes pour occuper un terrain pour qu'il n'y ait pas d'aéroport mais on finit tous en prison ! Tu vois, donc en fait, il n'y a pas de ZAD par des racisés.e.s, parce en fait on peut pas. Pis quand y en a un<sup>10</sup> qui se fait tuer par la police, on en entend parler pendant 10'000 ans... C'est triste, mais franchement il aura fallu qu'un des leurs se fasse tuer par la police pour qu'enfin, ils s'intéressent au fait qu'il y a de la violence policière, ça pose des questions quand même...

Bon ça y est, ils commencent à venir pour Adama Traoré<sup>11</sup>... mais ça fait 30 ans que les Noir.e.s et les Arabes se font tuer par la police.

***L. : Ma prochaine question c'était à propos Adama Traoré et t'en parles comme ça, t'en parles spontanément avec la violence policière.***

***En fait, en Suisse romande aussi dernièrement on a vécu ça avec Hervé Mandundu<sup>12</sup> qui est mort dans des conditions comparables à Adama Traoré, donc par la police, violence policière, qui s'est fait tirer dessus trois balles dans le corps je précise qu'Hervé, comme Adama sont noirs – et si je ne me trompe pas, de classe modeste. Comment perçois-tu ces violences policières, dans une approche de classe et de race ?***

**A. G. :** Les violences policières sont racisées, c'est des violences de race et de classe, c'est clair ! Ça fait des années qu'il y a du profilage racial. Je n'aime pas l'expression contrôle au faciès parce que comme je dis souvent, on contrôle pas les « faces » de tout le monde, c'est pas une question de face, c'est une question de race... On contrôle les Noir.e.s et les Arabes et on contrôle principalement les Noir.e.s et les Arabes dans les banlieues ou à Châtelet-les-Halles<sup>13</sup> aussi à Paris y a ce truc. Ça fait un bon moment qu'il y a du profilage raciale et puis d'ailleurs je rappelle que ça faisait partie des promesses de François Hollande<sup>14</sup> de mettre en place le récépissé des contrôles d'identité, bon ça n'a jamais eu lieu... ça va faire 30 ans... la marche pour l'égalité et contre le racisme c'est 1983, elle s'est lancée après des meurtres de jeunes arabes dans des cités à Lyon. Donc ça va faire, oui, 33 ans, qu'on est sur les mêmes thématiques.

En plus, tu mets certaines populations dans un espace géographique donné; c'est plus facile de les contrôler. Donc du coup, c'est clair, c'est les contrôles en bas des cités, voilà. Et puis après en fonction d'une atmosphère générale plus tendue, le nombre de morts augmente...

---

<sup>10</sup> En référence à Rémi Fraisse, jeune zadiste blanc tué par la gendarmerie française le 26 octobre 2014.

<sup>11</sup> Adama Traoré est un jeune homme noir tué par la police française le 19 juillet 2016. Voir l'article : <https://rebellyon.info/Val-d-Oise-Adama-Traore-24-ans-decede-16805>.

<sup>12</sup> Voir : <https://renverse.co/Bex-Vaud-Quand-la-Police-assassine-834>.

<sup>13</sup> Centre commerçant de Paris et principal point d'arrivée du réseau des trains de banlieue parisienne.

<sup>14</sup> Voir : [http://www.liberation.fr/france/2016/06/30/contrôles-d-identite-le-recepisse-officiellement-enterre\\_1463115](http://www.liberation.fr/france/2016/06/30/contrôles-d-identite-le-recepisse-officiellement-enterre_1463115).

Donc du coup, c'est clair, c'est les contrôles en bas des cités. Ensuite en fonction d'une atmosphère générale plus tendue, le nombre de morts augmente. Au moins avec les réseaux sociaux on est au courant de ce qu'il se passe. C'est une des raisons pour lesquelles des pays comme la France, la Suisse la Belgique vont toujours montrer les Etats-Unis comme le gros méchant épouvantail de la violence policière et de la violence contre les Noir.e.s ou les personnes racisées en général, mais au moins aux Etats-Unis on en parle ! Parce qu'ils ont ce problème d'armes à feu omniprésentes mais au moins les Noir.e.s se font tuer dans la rue. En France on a la délicatesse de les assassiner dans un fourgon ou dans une cellule et de falsifier les autopsies, donc du coup, va prouver qu'il y a de la violence policière tu vois... Encore une fois, c'est les rapports de pouvoir, c'est celui qui a la maîtrise du discours, qui a la maîtrise pour qu'il y ait ces fameux récépissés d'identités qu'on puisse prouver que oui, il y a du contrôle, du profilage racial et tout ça.

C'est sûr que c'est pas les pauvres et les gens dans les cités, les racisé.e.s, qui vont arriver à faire passer ces lois là parce qu'en fait c'est pas eux qui sont au pouvoir. C'est quoi la représentation de personnes issues de classes populaires et/ou de personnes racisé.e.s à l'assemblée nationale par exemple ? Bon ben ça va être compliqué. Déjà que la parité c'est la galère et qu'une femme met une robe elle se fait siffler, huer, enfin je veux dire... c'était il y a deux ans la robe de Cécile Duflot<sup>15</sup> à l'assemblée nationale ? Je veux dire on est loin... on est loin.



**A. : On aimerait avoir ton point de vue sur l'appropriation culturelle étant donné que c'est un sujet nouveau dans certains milieux romands, plus précisément artistique, et non pas sans long débat, parfois très très choquant. As-tu une expérience à partager?**

**A. G. :** Ben disons que si c'était une des premières fois où ces questions là arrivent dans l'espace public suisse, ben forcément, ça va être comme ça pendant un moment... c'est des rapports de pouvoirs en fait.

Les premiers temps - je prendrais l'exemple de Exhibit B qui était aussi sur le terrain de l'art - ce qui se passe, c'est que déjà, de parler de paternalisme de gauche vis-à-vis des mouvements militants c'est compliqué... Mais dans les mouvements artistiques, alors là, s'il y

<sup>15</sup> Ministre française du logement.

a bien des personnes qui se pensent au dessus de tous les rapports de pouvoirs parce qu'ils sont des artistes et des citoyens du monde c'est bien les milieux artistiques. Nous, quand il y a eu l'affaire Exhibit B en France sur ce metteur en scène sud-africain qui a fait sa création avec que des Noir.e.s dans des situations hyper misérabilistes tout ça. Quand on a commencé à produire des articles sur le blackface, que c'est du racisme, historiquement c'est un procédé raciste... Il y a eu du blackface en France, c'est pas juste américain ; les premiers temps, le backlash a été terrible. On s'est fait traiter dans des journaux, y compris de gauche français de « concierges de la pensée », on a été traitée « d'extrémistes racialistes ». Pendant au moins le premier mois et demi des mobilisations autour de Exhibit B, mais peut être même pendant 2-3 mois on s'est fait mais trasher dans les médias publics... C'était vraiment « on connaissait pas l'art, on comprenait rien à l'art, on est des extrémistes racialistes, on était « obsédé.e.s par la race... ». Ce qu'il s'est passé, c'est que sur ce cas très précis, il y avait plein de gens – dont moi – qui étaient des comédiens, des comédiennes qui connaissaient très bien le milieu du théâtre. J'ai commencé à écrire dans Slate à ce moment-là en fait, des articles sur « oui un spectacle qui se veut anti-raciste peut être raciste » et « La déconstruction du racisme commence par la déconstruction du privilège blanc », il y a eu des tonnes de commentaires où les gens s'énervaient. J'avais fait un truc sur les Noir.e.s au théâtre ; les minorités au théâtre doivent exiger bien plus de la représentation sur scène. Qui est lié à la question, qu'est la diversité dans le pouvoir. C'est ce truc qu'il y a beaucoup aux Etats-Unis « diversity in power » dans le monde anglo-saxon... c'est que dans ces lieux là, où il y a ce genre de question-là, qui sont les gens qui gèrent ce lieu ? Qu'elle est la mixité au sein de l'équipe qui organise l'événement ? Parce qu'en fait, ce genre de dérapage raciste n'arrive pas s'il y a assez de racisé.e.s dans l'équipe. Dans ces cas-là, ils vont sortir le.la seul.e Noir.e qu'illes ont quelque part, pour dire « mais non regardez, il y a un.e Noir.e ou il y a un.e Arabe ou je sais pas quoi », « on est pas raciste », c'est que l'argument de « j'ai un ami noir » c'est Jean-Marie Le Pen en fait... Jean-Marie Le Pen, dans les années 80, dans la technique du dérapage contrôlé du Front National disait, pour faire chier les journalistes et se moquer de tout le monde, « mais je suis pas raciste, mon jardinier est Arabe ». Et on est parti de Jean-Marie Le Pen qui en fait, dit ouvertement qu'il est raciste, parce qu'en plus Jean-Marie Le Pen qui a un jardinier arabe, ça a vraiment un sens sachant que le mec c'était un tortionnaire en Algérie, donc quand il dit ça et que 20 ans plus tard, l'argument des gens qui se pensent anti-racistes c'est de te dire « mais je suis pas raciste, j'ai un ami noir » en fait t'es en train de répéter ce qu'a dit Jean-Marie Le Pen et en fait ne serait-ce qu'en disant ça, t'es en train de m'expliquer que t'es raciste. Aussi de se servir de la seule personne racisée qu'on a dans l'équipe pour dire « regardez on a pas de problème » c'est comme le prof qui va dire « oui je suis blanc, je suis dominant, je suis machin, je le sais, maintenant passons à autre chose »... c'est pas ce qu'on demande. Ce qu'on demande c'est de revoir la structure de pouvoir, de revoir la représentation. D'aussi justement s'interroger sur le blackface, c'est quoi la représentation des Noir.e.s ? C'est quoi la représentation des ces grosses têtes et de ces grosses bouches ? Ça a une histoire, ça vient de quelque part. Il y a plein d'exemple partout : Moi j'ai une amie qui a fait scandale à Winnipeg parce qu'ils avaient fait une soirée Geisha je sais pas quoi avec que des trucs supers insultants vis à vis des asiatiques. Et comme c'était majoritairement des blancs, et c'est pareil, c'était un groupe un peu d'art, c'était censé être humoristique et tout... en fait t'es asiatique ça te fait pas rire la soirée Geisha qui mélange tout, soirée à thème « geisha mais vient avec ton sabre d'un art martial chinois... » c'était vraiment des trucs où t'as envie de dire: « mais en fait c'est pas le même endroit, tu vois ? Non les thaï, les Viêt, les Chinois et les Japonais c'est pas la même chose. »

C'est très bien si les gens s'énervent, c'est que vous avez tapé au bon endroit. Après, la question c'est qu'il faut continuer à taper assez longtemps jusqu'à ce qu'on ait une vraie conversation... Mais ça arrive hein et c'est juste qu'il faut faire assez et qu'il faut produire du contenu. Moi je suis vraiment pour ça. Après 4-5 mois « Exhibit B » on a fini par gagner. Alors on a pas eu la déprogrammation mais à un moment donné, le vent a fini par tourner.